

# La Musique par disques

//// LA SYMPHONIE FANTASTIQUE. PARSIFAL. DANSES. (Edition Columbia.)

Depuis quelques mois des progrès immenses ont été réalisés dans la fabrication des appareils comme dans les procédés d'enregistrement. On ne se lasse pas d'admirer l'ingéniosité des constructeurs. Hier, la Société du Gramophone nous conviait à admirer ses nouveaux modèles qui reproduisent les sons avec une pureté, une netteté et une douceur incomparables; aujourd'hui la Société Columbia nous montre un appareil d'une conception toute nouvelle. Le diaphragme opère la séparation des sons en graves et aigus, il les envoie dans deux chambres de résonance distinctes. La fusion se fait à la sortie... Le résultat est merveilleux.

Mêmes progrès extraordinaires pour l'enregistrement. Naguère il fallait, pour prendre un disque symphonique, un petit orchestre d'où avaient été éliminés les instruments qui « venaient mal ». Des cuivres remplaçaient les cordes, etc. Aujourd'hui, ces précautions sont inutiles. Je signalais dans ma dernière chronique l'enregistrement des chœurs gigantesques du *Messie* à Londres, dans la salle du Crystal Palace. Columbia édite des disques symphoniques non moins étonnants. C'est par exemple toute la *Symphonie Fantastique* de Berlioz, exécutée par la London Symphony Orchestre sous la direction de Weingartner (en six disques double-face).

Bien entendu, la convention phonographique subsiste et ce que nous entendons n'est pas exactement la sonorité d'un orchestre, mais cette sorte de transposition s'opère

=====  
sans déformation. Voyez dans la *Marche au supplice* comme on entend le timbre des divers instruments, l'entrée par exemple des trombones, des tubas, des bassons et clarinettes, un peu plus loin l'infernal staccato du basson ou, vers la fin, le chant de la clarinette. En suivant sur une partition d'orchestre, on distingue tous les détails aussi nettement qu'au concert.

J'en dirai autant du magistral enregistrement de *Parsifal* par l'Orchestre Philharmonique sous la direction de Bruno Walter. C'est la perfection même. On en arrive à se demander si un jour ne viendra pas où les orchestres ne serviront pas exclusivement à l'enregistrement de gigantesques disques qui se dérouleront pour nous dans les salles de concerts. Ce système aurait bien ses avantages. Plus d'exécutions bâclées, de trahisons. On préparerait lentement, à loisir, l'enregistrement sous la direction de l'auteur. Après quoi, l'exécution serait fixée une fois pour toutes définitivement... Evidemment nous n'en sommes pas là.

Si un nombre toujours plus grand d'amateurs s'intéressent au problème de l'enregistrement mécanique et se passionnent pour les chefs-d'œuvre, la masse achète surtout les danses et les chansons débitées par disques. Le jazz triomphe et il faut bien avouer que, dans cette immense production, on peut noter à côté d'œuvres vulgaires et insipides d'heureuses trouvailles et des blues d'un charme délicat. L'embaras est qu'on ne sait pas toujours si le mérite en revient au compositeur ou aux interprètes.

Il est assez curieux d'observer que nous sommes revenus pour cette littérature musicale, aux procédés qui régnaient dans la musique de danse au XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Alors les bons « violons » brodaient le thème qui leur était donné, l'ornait de diminutions, le défiguraient, et tout le plaisir de l'auditeur consistait précisément à admirer l'art avec lequel les exécutants déformaient le motif tout simple que le compositeur leur avait fourni.

Aujourd'hui, il en va de même. Je signalais l'autre jour l'endiablé *Collegiate* chanté par les Revellers (*La Voix de son Maître*). Aujourd'hui, ce même air nous est joué à deux pianos par Clément Doucet et Jean Wiéner (*Columbia*). Il faut un léger effort pour reconnaître qu'il s'agit de deux interprétations d'un original commun. Même le rythme n'est pas identique. Qu'importe si la fantaisie des chanteurs nègres, comme celle de ces merveilleux pianistes, s'exerce pour notre plus grand plaisir.

Il est parfois possible de suivre de plus près ce travail de déformation. Voici par exemple l'air de danse qui a fait fureur : *Ukulele lady*. Ce fox-trot est chanté sous sa forme probablement originale par une hawaïenne de grand talent, Vaughn de Leath. (Je serais curieux de savoir si, vers la fin du morceau, les charmantes vocalises enregistrées avec une pureté cristalline, sont de l'invention de l'interprète ou vraiment de l'auteur.) Une autre version nous le fait entendre exécuté par l'excellent Jazz *The Denza dance Band*. Les nuances du chant ont disparu, le rythme est plus rapide, plus nerveux.

Le thème, assez banal, est mis en relief avec insistance. Ce n'est pas très intéressant musicalement malgré les effets pittoresques d'instrumentation, mais c'est de l'excellente musique pour danser. Écoutons ce même air joué par Doucet et Wiéner. Ils retiennent quelques thèmes qu'ils découpent arbitrairement dans la mélodie et avec lesquels ils jonglent longuement, s'amusant à des jeux subtils. Vraiment l'air initial n'a pas pour eux beaucoup plus d'importance qu'un simple thème à variations. L'exécution, dans ces conditions, devient comme il y a quatre siècles une véritable création, et c'est ainsi qu'en art on passe son temps à recommencer sur un nouveau plan ce qui a été jadis accompli sur un autre.

HENRY PRUNIÈRES.